

Ces paroles : « Le Seigneur que vous cherchez, et l'Ange du Testament que vous demandez signifient que les Juifs mêmes cherchent le Christ dans les Écritures et désirent l'y trouver. Mais, plusieurs d'entre eux, aveuglés par leurs péchés, ne voient pas que celui qu'ils cherchent et qu'ils désirent est déjà venu. Par le Testament, il entend parler du Nouveau, qui contient des promesses éternelles, et non de l'Ancien, qui n'en a que de temporelles ; mais ces promesses temporelles ne laissent pas de troubler beaucoup de personnes faibles qui s'y attachent, et qui, voyant les méchants comblés de ces sortes de biens, ne servent Dieu que pour les obtenir. C'est pourquoi le même prophète, pour distinguer la béatitude éternelle du Nouveau Testament, qui ne sera donnée qu'aux bons, de la félicité temporelle de l'Ancien, qui pour l'ordinaire, est commune aux bons et aux méchants, s'exprime ainsi : « Vous avez tenu des discours qui me sont injurieux, dit le Seigneur. Et vous dites : En quoi avons-nous mal parlé de vous ? Vous avez dit : C'est une folie de servir Dieu ; que nous revient-il d'avoir observé ses commandements, et de nous être humiliés en la présence du Seigneur tout-puissant ? N'avons-nous donc pas raison d'estimer heureux les méchants et les ennemis de Dieu, puisqu'ils triomphent dans la gloire et dans l'opulence ? Voilà ce qu'ont murmuré secrètement ceux qui craignaient Dieu. Et le Seigneur a vu cela et entendu leurs plaintes ; et il a écrit un livre en mémoire de ceux qui le craignent et qui le révèrent. » (Malach. III, 13, 16.) Ce livre signifie le Nouveau Testament. Mais écoutons ce qui suit : « Et ils seront mon héritage, dit le Seigneur tout-puissant, au jour que j'agirai ; et je les épargnerai comme un père épargne un fils obéissant. Alors vous parlerez un autre langage, et vous verrez la différence qu'il y a entre le

juste et l'injuste, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert pas. Car voici venir le jour allumé comme une fournaise ardente, et il les consumera. Tous les étrangers et tous les pécheurs seront comme du chaume, et ce jour qui approche les brûlera tous, dit le Seigneur, sans qu'il reste d'eux ni branches, ni racines. Mais, pour vous qui craignez mon nom, le Soleil de justice se lèvera pour vous, et vous trouverez une abondance de tous biens à l'ombre de mes ailes. Vous bondirez comme de jeunes taureaux échappés, et vous foulerez aux pieds les méchants, et ils deviendront cendres sous vos pas, au jour que j'agirai, dit le Seigneur tout-puissant. » (Malach. III, 16, et IV, 1-3.)

IV.

LES TRADITIONS UNIVERSELLES.

Arrêtons-nous un instant, pendant que les prophètes se taisent, et qu'un grand silence se fait, durant plusieurs siècles, dans l'attente du Messie promis, jusqu'au jour où Jean-Baptiste, reconnaissant le Sauveur qu'il n'avait jamais vu, s'écrie, éclairé par l'Esprit de Dieu, à la vue de Jésus : *Ecce Agnus Dei...* Voilà l'Agneau de Dieu ; parlons de l'écho que l'annonce de notre Roi éternel avait eu dans le monde, l'écho de la promesse primitive et des Prophéties, par la diffusion de nos Livres sacrés.

Le souvenir du Paradis terrestre se retrouve dans l'histoire de tous les peuples, sous le nom *d'âge d'or*, ou autrement.

Dans les diverses annales des nations, il est question aussi de la femme tentée par le serpent, ainsi que du fruit défendu.

Partout dans l'antiquité, il est parlé d'un grand personnage, d'un puissant Roi, qui viendra des pays de la Judée, orient pour les uns, occident pour les autres, et qui soumettra l'univers à sa loi. Les historiens anciens le citent, et les poètes le chantent; les sibylles elles-mêmes le prédisent. Qui est ce Roi magnanime, si ce n'est Jésus-Christ ?

Le fait surtout qui signale au monde la venue du Dieu-Homme, immolé comme un agneau au Calvaire, c'est le Sacrifice sanglant commencé, dès l'origine, par Abel, victime lui-même de la brutalité de Caïn. Ainsi que nous l'avons dit, le Sacrifice a quelque chose d'étrange en soi, et il ne s'explique pas humainement. Ce n'est pas seulement l'Église, qui a horreur du sang, mais aussi l'humanité, quand elle n'est pas dépravée par l'orgueil et la volupté. Que voyons-nous cependant de tout temps, sur la terre ? le sacrifice sanglant.

Commandé aux premiers hommes ; accompli par eux avant le déluge ; offert à Dieu par Noé, au sortir de l'arche ; continué par les Patriarches ; imposé au peuple de Dieu ; réglé de Dieu lui-même par le ministère de Moïse, il est prescrit au Sacerdoce, qui l'offre au nom du peuple au Seigneur, et voici qu'on le trouve pratiqué chez toutes les nations païennes, avec une solennité et dans des circonstances vraiment mystérieuses. Partout on retrouve au fond des âmes, émues à la vue du sang qui coule et des victimes qui tombent, cette pensée exprimée par saint Paul, dans sa sublime Épître aux Hébreux : « *Et sine sanguinis effusione non fit remissio* : Il n'y a point de rémission sans l'effusion du sang. » (Ch. ix, 22.)

Mais ce qui est plus remarquable encore, et qui va au fond de la question, c'est la venue de Dieu sur la terre, la croyance à l'incarnation de la Divinité, croyance

que l'on retrouve aussi chez les diverses nations.

Les païens, en effet, plaçaient leurs dieux dans l'Olympe, empire céleste, d'où ils descendaient sans cesse sur la terre, pour se mêler aux hommes, à leur vie de famille, à tous les événements de leur existence, à leurs combats ; en un mot, à tout ce qui se passait ici-bas. Les dieux, chez les Égyptiens et autres peuples de l'antiquité, avaient leurs temples, leurs prêtres et leurs prêtresses, leur culte, et leurs oracles. Satan, qui les inspirait, singeait Dieu de toutes manières, et la religion des faux-dieux avait un tel prestige que, plus d'une fois, le peuple du vrai Dieu quitta ses autels pour aller sacrifier aux autels impurs de Baal, et autres divinités infernales, si bien que l'incrédulité a pris occasion de ces ressemblances entre la Religion des juifs et celle des païens, pour oser dire que Moïse, attribuant à la Révélation divine ce qu'il a écrit dans le Pentateuque, n'a fait que mentir à la vérité, et qu'en réalité, il s'est approprié ce qu'il a trouvé chez les nations étrangères, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. D'où il faudrait conclure que le juif croyant au Messie futur, pendant les siècles qui l'ont précédé, et le chrétien, l'adorant depuis dix-neuf siècles, sont dans une complète illusion.

Il y a longtemps que les ennemis de la vérité emploient contre elle cette tactique, pour échapper aux obligations morales qu'elle impose aux passions. Car, il faut le remarquer : si l'homme aime naturellement la vérité, en elle-même, à cause de ses charmes qui s'imposent à l'esprit, il cesse de l'aimer et il la hait bientôt, lorsqu'elle contrarie ses penchants naturels, qu'il n'a pas le courage de sacrifier.

Que fait alors l'incrédule ? Il essaie de faire crouler l'édifice de la Religion, afin que les obligations qu'elle impose disparaissent avec elle. Arrière la loi ! s'écrie

le voleur. Arrière les juges ! Arrière la force armée ! Vive la liberté ! clament les *partageux*.

Ainsi aiment à s'étourdir et à se leurrer eux-mêmes, ceux qui agissent mal : la vérité et la justice leur sont en horreur. Cependant leur conscience, qui est la raison pratique, les condamne quand, à certaines heures de recueillement, ils lui font appel ; car elle est, en chacun de nous, comme un tribunal dressé par la Raison éternelle pour nous condamner ou nous absoudre ; toujours pour nous guider.

Nos prophètes sont plus anciens que les philosophes.

De son temps, saint Augustin avait, en face de lui, des hommes intéressés à combattre le christianisme, et voici comment il leur parlait :

« Du temps de nos prophètes, dont les écrits sont maintenant répandus dans le monde entier, il n'y avait point encore de philosophes parmi les Gentils. Du moins, ils n'étaient point connus sous ce nom ; car c'est Pythagore qui l'a porté le premier, et il n'a commencé à fleurir que sur la fin de la captivité de Babylone. A plus forte raison, les autres philosophes sont-ils postérieurs aux prophètes. En effet, Socrate lui-même, le maître de ceux qui étaient alors le plus en honneur et le premier de tous, pour la morale, ne vient qu'après Esdras dans l'ordre des temps ; peu après parut Platon, qui a surpassé de beaucoup tous les autres disciples de Socrate. Les sept sages mêmes, qui ne s'appelaient pas encore philosophes, et les physiciens qui succédèrent à Thalès dans la recherche des choses naturelles, Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, et quelques autres qui ont fleuri avant Pythagore, ne sont pas antérieurs à tous nos prophètes. Thalès, le plus ancien des physiciens, ne parut que sous le règne

de Romulus, lorsque les torrents de prophétie qui devaient inonder toute la terre sortirent des sources d'Israël. Il n'y a que les poètes théologiens, Orphée, Linus et Musée, qui soient plus anciens que nos prophètes ; encore n'ont-ils pas devancé Moïse, ce grand théologien, qui a annoncé le Dieu unique et véritable, et dont les écrits tiennent le premier rang parmi les livres canoniques. Ainsi, quant aux Grecs, dont la langue a donné tant d'éclat aux lettres humaines, ils n'ont pas sujet de se glorifier de leur sagesse comme plus ancienne que notre religion, en qui seule se trouve la sagesse véritable. Il est vrai que parmi les barbares, comme en Égypte, il y avait quelques semences de doctrine avant Moïse, autrement l'Écriture Sainte ne dirait pas qu'il avait été instruit dans toutes les sciences des Égyptiens à la cour de Pharaon ; mais la science même des Égyptiens n'a pas précédé celle de tous nos prophètes, puisque Abraham a aussi cette qualité. Et quelle science pouvait-il y avoir en Égypte, avant qu'Isis, qu'ils adorèrent après sa mort comme une grande déesse, leur eût communiqué l'invention des lettres et des caractères ? Or, Isis était fille d'Inachus, qui régna le premier sur les Argiens, au temps des descendants d'Abraham. » (Histoire de deux Cités, Ch. xxxvii.)

De notre temps, plus encore que par le passé, l'incrédulité a voulu saper la Religion catholique par sa base, en prétendant que l'Inde avait une origine bien plus reculée que celle assignée par Moïse à l'humanité elle-même, et que la religion des Indiens, au lieu de s'inspirer de celle du peuple de Dieu, lui a, au contraire, servi d'exemple. Il faut lire tout ce qui a été écrit sur cette question, ouïr tout ce que l'on a dit à ce sujet, pour savoir le bruit et l'émotion qui ont bouleversé et agitent encore le monde savant.

Augustin, l'Evêque d'Hippone, répondait aux philosophes de son temps, et voici que Mgr Laouénan, évêque titulaire de Flaviopolis, réfute tous nos incrédules modernes, avec une science et une autorité qui s'imposent aux plus obstinés.

Brahmanisme.

Dans son ouvrage : *Du Brahmanisme et de ses rapports avec le Judaïsme et le Christianisme*, le savant évêque dit : « Il y a trente-cinq ans que j'ai conçu la première idée de l'ouvrage que je présente aujourd'hui au public, et que j'ai commencé à en recueillir les matériaux.

« Récemment arrivé dans l'Inde, je désirais connaître à fond le pays et le peuple auxquels j'avais dévoué ma vie ; j'écoutais avec avidité tout ce que j'en entendais raconter par mes anciens confrères ; je lisais tous les livres qui en parlaient ; j'observais avec curiosité ce monde si nouveau pour moi.

« Bientôt un grave problème vint préoccuper mon esprit, en intéressant ma foi de chrétien et de prêtre. D'une part, la lecture des *Lettres édifiantes et curieuses* écrites par les missionnaires jésuites, et celle des *Mœurs et Institutions des peuples de l'Inde*, par le savant et vénérable abbé Dubois, m'apprenaient qu'il existe entre le Brahmanisme, le Judaïsme et le Christianisme des analogies, des similitudes nombreuses et remarquables. De l'autre, la plupart des livres qui traitaient de ces matières affirmaient que le Brahmanisme, avec ses institutions religieuses et sociales, est beaucoup plus ancien que le Judaïsme et le Christianisme ; par conséquent, que c'est Moïse et le Christ qui ont dû lui faire des emprunts. Acceptant sans contrôle les assertions des Brahmes, les partisans de cette théorie

faisaient remonter à une antiquité fabuleuse l'origine de la nation indienne, de ses dynasties royales, de son organisation, de son culte, de ses livres sacrés et de ses monuments. D'après eux, c'était dans l'Inde que les Celtes, les Égyptiens, les Chinois, les Grecs et les Romains, les Hébreux eux-mêmes, étaient venus puiser leurs connaissances scientifiques et littéraires, leur religion et leur théogonie ; c'était l'Inde qui avait peuplé la Chine en y envoyant une colonie de ses Kshatryas ou guerriers, les tchinas, qui avait donné à l'Égypte le culte du bœuf Apis, du serpent et des oignons ; c'était d'elle que les Chinois avaient appris l'usage de la poudre à canon et les propriétés de l'aimant, etc. etc. » En un mot, tous les peuples, tous les génies se seraient instruits auprès de ses Brahmes : Arabes, Européens, Homère, Salomon, Moïse, même Jésus-Christ, seraient venus chercher la sagesse dans l'Inde.

« Telles sont encore aujourd'hui les prétentions de certains écrivains européens, telles aussi les convictions des Indiens Brahmanistes. » (Préface.)

L'auteur du Brahmanisme consacre la première partie de son ouvrage à montrer les rapports du Brahmanisme avec le Judaïsme et le Christianisme, sur Dieu, la Trinité, la création ; la création du monde, des anges et de l'homme ; sur le Paradis terrestre, les dix premiers patriarches, le déluge universel, la faute et la punition de Cham, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Josué, Job ; sur le mariage, les impuretés légales, les usages, les temples, les prophéties concernant la venue du Dieu Sauveur, Jésus-Christ... le péché, la prière, etc.

La seconde partie est intitulée : Origines, mœurs religions des races ou tribus diverses dont se compose le peuple indien.

La troisième partie porte en tête : *Brahmanisme : ses transformations.*

« Le mot *Brahma*, dit notre auteur, ne signifie pas seulement le premier Être, l'Être suprême, mais encore la prière, le sacrifice et celui qui l'offre... » D'après ces explications, on pourrait dire que *Brahma* signifie, en même temps : Dieu et Religion.

Véda signifie savoir, voir, la science par excellence. Le Véda ou les Védas sont divisés en quatre livres, écrits dans un dialecte fort ancien, qui diffère de la langue sanscrite, devenue classique.

Ces Védas contiennent des hymnes où l'on chante les vents, l'eau, les nuages, le ciel, la terre, les montagnes, les fleuves, les combats contre l'étranger, etc.

« Un missionnaire jésuite français, de la mission de Pondichéry, avait composé en sanscrit un ouvrage en forme de dialogue, dont les doctrines étaient essentiellement chrétiennes, mais qui contenait de nombreux extraits des Védas et des autres livres indiens. Il lui avait donné le titre d'*Ejour* ou *Jadjour-Véda*. Cet ouvrage envoyé en Europe avec la traduction française, y fut présenté et accueilli comme étant l'un des antiques Védas de l'Inde. Voltaire s'en empara avidement, comme d'une preuve que les doctrines du Christianisme avaient été empruntées au Brahmanisme. »

Les Védas, qui viennent après ceux dont nous venons de dire un mot, traitent de superstition, des démons, etc., et parlent sans respect de la divinité.

« Au point de vue doctrinal, les Védas sont essentiellement panthéistes. On y devine à chaque pas, plutôt qu'on ne voit clairement l'idée d'un Dieu unique et suprême ; ce Dieu est représenté, personnifié dans tous les éléments, dans tous les phénomènes de la nature. Les divinités qui y sont invoquées ne sont que les formes diverses les unes des autres en même temps que

la divinité suprême : L'Esprit divin qui circule au ciel, on l'appelle Indra, Mitra, Varuna, Agni. Les sages donnent à l'Être suprême plus d'un nom ; c'est Agni, Jama, Matariswan (Riga-Véda).

« Cette doctrine panthéiste est née sans doute de l'oubli de la tradition primitive de la création pure ; elle s'est perpétuée d'âge en âge dans le Brahmanisme, à travers les changements divers qu'il a subis ; elle est encore aujourd'hui la doctrine suprême, la raison finale que professent les Indiens. Dans tous les livres où il est parlé de la formation du monde, de la nature des dieux, des relations de la divinité avec la créature, c'est toujours l'émanation et l'identité des êtres qui fournissent l'explication de toutes les difficultés. Chaque Dieu, non seulement Brahma, Vichnou et Siva, mais encore leurs saktis ou énergies femelles, et les divinités d'un ordre inférieur, comme Roudha, la maîtresse préférée de Krishna, et l'horrible Kâli, chaque Dieu, disons-nous, est représenté comme la cause suprême et efficiente de la nature entière et ne faisant qu'un avec elle. »

On comprend alors que les Védas chantent avec passion tous les êtres de la nature ; c'est le Dieu-Nature. Dans ces livres, on ne trouve aucun symbole, aucune théorie, aucun système ; c'est le chaos.

Dans cette confusion, on distingue « Agni, le dieu du feu, de la chaleur, de la lumière, du sacrifice ; le protecteur et l'ami de la famille ; le père des dieux, l'organisateur des mondes, le producteur et le conservateur de la vie dans tous les êtres. Ce culte d'Agni ou du feu a dû avoir été apporté par les Argas des hauts plateaux de l'Asie centrale, lorsqu'ils se séparèrent de leurs frères les Iraniens, les Parsis des temps postérieurs. Par une exception presque unique, il est encore conservé dans le rituel moderne ; les brahmes doivent

entretenir religieusement le feu sacré, et des hommages spéciaux lui sont rendus en certaines circonstances, aux mariages, aux funérailles, etc. »

Il faut distinguer encore Indra le dieu du ciel, du firmament, qui eut une grande vogue, parce qu'il protège les guerriers ; c'est le Jupiter tonnant des Grecs et des Romains. Du premier rang, il est tombé à celui de chef des divinités secondaires.

Mais le principal dieu, c'est Varouna. Les Védas lui donnent toutes les qualités. Il a créé et soutient le ciel et la terre ; il règne dans tous les mondes et les gouverne souverainement ; pour mieux dire, tous les mondes sont compris dans son immensité.

Le soleil d'or est son œil ; le vent est sa respiration. Il voit tout, connaît tout, nulle créature ne peut même cligner de l'œil, sans qu'il le sache... les deux océans forment son estomac... il suit celui qui voudrait s'enfuir, au bout du monde. On lui attribue une bienveillance et une indulgence sans bornes ; on le supplie de pardonner les péchés, d'épargner les pécheurs ; car il est le gardien de l'immortalité, et il peut admettre dans le ciel ceux qui ne sont plus souillés par le péché.

Aux dieux sont opposés les démons, désignés sous les noms de Rakshasas, Jakshasasas, Pishasar, Assuras, créatures fantastiques, gigantesques et horribles, qui combattent les dieux et nuisent aux hommes.

Soma, liqueur enivrante, a été divinisé, ainsi que la vache, et tout ce qui sert à l'homme, tout ce qui l'effraie, tout ce qui le frappe d'horreur ou d'admiration. C'est le Dieu fondamental et unique qui se manifeste, sous divers modes, le Panthéisme en un mot. Et ce dieu est l'Être suprême, l'Esprit universel. *Être, Esprit, Il, Celui-là*, voilà ses noms. Plus tard, les Brahmes lui ont donné leur propre nom, *Bram* ou *Brahma*, afin de se mieux identifier avec lui, aux yeux des peuples.

Citons pour donner une idée plus complète des Védas, quelques passages d'un hymne à *Paramatma*, qui est la grande âme, l'âme suprême.

« Rien n'existait alors, ni être, ni non-être. Point de région supérieure, point d'air, point de ciel. Où était cette enveloppe du monde ? Dans quel lit se trouvait l'onde ? Où étaient ces profondeurs impénétrables de l'air ? Il n'y avait point de mort, point d'immortalité. Rien n'annonçait le jour, ni la nuit. *Lui* seul respirait, ne formant aucun souffle, renfermé en lui-même. Il n'existait que *Lui*. Au commencement, les *ténèbres* même étaient enveloppées de *ténèbres* ; l'eau était sans impulsion ; tout était confondu. Il reposait au sein de ce chaos, et ce grand Tout naquit par la force de sa pénitence. Au commencement, le désir amoureux fut en *Lui*, et de son âme (ou intelligence) jaillit la première semence. Les sages, par le travail de l'intelligence sont parvenus à former l'union de l'être et du non-être... Qui connaît ces choses ? Qui peut les dire ? D'où viennent les êtres ? Quelle est cette création ? Les dieux aussi ont été produits par *Lui*. Mais *Lui*, qui sait comment il existe ? Celui qui est le premier auteur de cette création, la soutient. Et quel autre que *Lui* pourrait le faire ? Celui qui, du haut du ciel, a les yeux sur tout ce monde, le connaît seul. Quel autre que *Lui* aurait cette science !... »

Dans un hymne à Pradsapati, Père de la création, le poète s'écrie : « Il vient de naître, et déjà il est maître du monde. Il remplit le ciel et la terre... Il donne la vie et la force. Il est par sa grandeur le seul roi de tout ce monde qui voit et qui respire... »

L'auteur ajoute : « Voilà à peu près tout ce que les Védas contiennent touchant le Dieu suprême et unique, et l'origine des choses. On y retrouve sans doute des souvenirs remarquables des traditions primordia-

les du genre humain, et l'on croit par moments entendre l'écho de certains passages de nos Livres Saints. Mais tout reste défiguré par cette tache indélébile du Panthéisme, qui est, depuis le commencement jusqu'à la fin, le caractère essentiel et permanent du Brahmanisme. Au reste, tous les auteurs qui ont étudié de près les hymnes du Rig-Véda s'accordent à reconnaître qu'un grand nombre de celles qui composent le dixième Livre, appartiennent à une période plus récente, et qu'elles ont été ajoutées, dans la suite, à la collection primitive. Elles se distinguent des chants antiques par un caractère plus spiritualiste et plus spéculatif. » (Tome I. section 1. Brahmanisme antique.)

Ce n'est pas là toute la théogonie Védique, il y a aussi les épouses des dieux.

On lit dans le Sama-Véda : « L'Éternel n'éprouvait aucun plaisir à être seul ; il désira un autre compagnon ; instantanément il devint deux, et fut ainsi comme époux et épouse. De leur union, naquirent les êtres humains.

« C'est cette volonté qui a été personnifiée, sous une forme humaine et qui est devenue l'épouse de la divinité ; et ce procédé, une fois employé pour le souverain Être, a été également appliqué aux dieux inférieurs. Leurs épouses ou Saktis sont les puissances, les énergies actives de ceux dont elles émanent, dont elles partagent la nature, les attributs et le pouvoir. Coexistant avec leur principe comme une part de lui-même, elles en sont distinctes cependant, comme une épouse l'est de son époux.

« Les Saktis sont représentées et adorées généralement réunies à leurs époux ; mais quelques-unes, surtout les femmes de Siva, ont un culte indépendant et distinct. » (Ibid.)

« Les anciens Aryas, tout comme les Brahmes de

nos jours, étaient un peuple essentiellement et profondément religieux, ils s'entretenaient sans cesse avec leurs divinités, les invoquaient à chaque pas et leur offraient de nombreux sacrifices. » (Ibid.)

Le feu sacré, qu'ils entretenaient, la vache et le cheval, étaient les principaux sacrifices.

« Les Aryas croyaient à l'immortalité de l'âme et à l'existence d'une vie de bonheur sans fin. (Ibid.)

« Ils n'enterraient pas leurs morts, ils les brûlaient, comme ils le font encore aujourd'hui. » (Ibid.) Ils avaient un culte pour les morts.

« La doctrine de la transmigration indéfinie des âmes ne paraît pas avoir été connue des anciens Aryas. » (Ibid.)

« En résumé, conclut l'auteur, les connaissances religieuses des anciens Aryas, telles que nous pouvons les déduire des Védas, se réduisaient à très peu de chose. De Dieu lui-même, ils n'avaient qu'une idée très confuse, très incertaine ; ils admettaient, à la vérité, une divinité suprême, source et principe de toutes choses ; mais ils en ignoraient la nature exacte, et ne la reconnaissaient que dans les éléments créés, qui participaient à son essence et étaient des divinités comme elle-même quoique d'un ordre secondaire. La création pour eux n'était qu'une émanation, une reproduction matérielle du premier être spirituel ; de sorte que toute la nature extérieure était Dieu aussi bien que celui qui l'avait formée. C'était à la fois l'unité et la pluralité indéfinie de Dieu ; l'unité dans le panthéisme, la pluralité par la diversité des innombrables manifestations du premier être. Bien plus, cette seconde, le polythéisme, absorbait la première, et telle était dans ces anciens temps, comme aujourd'hui, la prééminence des divinités secondaires et matérielles, sur la divinité suprême, qu'on peut justement appliquer à la religion